

COLLECTION LARGEVISION
dirigée par
Corinne Mongereau et Claude Four

LA DAME DU CINÉMA

YAËL HASSAN

LA DAME
DU CINÉMA

© Oskar Éditeur

© Encre Bleue Éditeur, 2015

ISBN : 978-2-84379-660-9

ENCRE BLEUE ÉDITEUR

*À mon « petit » frère, Alain,
et aux siens que j'aime.*

Y.H.

Chapitre 1

La lumière vient de se rallumer. Les gens se lèvent et quittent la salle en riant ou bavardant. Ben, lui, n'a ni envie de se lever ni de quitter la salle. Recroquevillé dans son fauteuil, il essaie de se faire tout petit pour ne pas être vu et pouvoir rester là, indéfiniment, sans ne plus jamais sortir de ce cinéma où il a pris l'habitude de trouver refuge quand il ne sait plus quoi faire de son cœur trop gros. C'est là et là seulement qu'il arrive à oublier le reste, cette vie pas drôle qui l'attend à l'extérieur et qu'il n'a plus vraiment le courage d'affronter.

Son film à lui aurait pu être complètement différent, pourtant, si l'Autre n'était pas venu un jour empoisonner leur vie, sa vie surtout. Quand il n'en peut plus de

chagrin, Ben sort de dessous son matelas son album souvenir, que l'Autre avait trouvé et jeté aux ordures. Il l'avait récupéré de justesse avant le passage de la benne, un peu taché, un peu écorné, mais pas trop. Tout ce qu'il lui reste est là, désormais, coincé entre les ressorts et le matelas. Il y a cette photo surtout, prise deux ans plus tôt, où ils posent tous les trois, son père, sa mère et lui, heureux et insoucians. Il s'en souvient encore, comme si c'était hier. Sa mère étrennait sa nouvelle robe rouge qui lui allait si bien et que Ben et son père aimaient tant. C'est sur ces images d'un bonheur si proche et si lointain à la fois, qu'il s'endort tous les soirs, les écrasant à peine de son poids plume et de son gros chagrin. Mais tout ça c'est le passé. C'est bel et bien fini. Son père est mort et elle, après avoir beaucoup pleuré, s'est mise avec l'Autre puis, à boire, en cachette.

— Tu sais, c'est un chic type, lui avait-elle dit, le jour où, pour la première fois elle l'avait emmené à la maison.

Et ce soir-là, quand en le bordant elle lui avait chuchoté à l'oreille :

— Tu verras, nous serons heureux comme avec papa, comme avant.

Sa voix tremblante l'avait trahie. Elle n'en croyait pas un mot. Et Ben non plus.

Une fois ses valises posées dans l'entrée de leur appartement, le chic type se révéla être une brute. Avec lui, Ben, mais avec elle, aussi. Car il n'est pas le seul à prendre des coups. L'Autre ne fait pas vraiment de différence. Quand il cogne, il y en a pour tout le monde. Elle avait bien essayé de le protéger, au début. Jusqu'au jour où elle n'en avait plus eu la force, ou plus eu envie, peut-être ? Depuis, elle ferme les yeux et boit. Ben a l'impression de l'avoir perdue, elle aussi. Tout comme son père. Avant, quand l'Autre était sorti et qu'ils se retrouvaient seuls tous les deux, elle se glissait dans sa chambre et le prenait dans ses bras en pleurant. Mais ça aussi, elle a cessé de le faire. Elle a peur. Peur de l'Autre, tout comme lui.

Il aurait suffi pourtant de pas grand-chose

pour que Ben soit heureux, malgré les coups. Il lui aurait suffi d'être sûr qu'elle l'aimait encore. Alors, il aurait tout supporté, en attendant patiemment de devenir assez grand pour l'emmener avec lui au bout du monde, là où l'Autre ne les retrouverait jamais.

Mais elle ne lui parle pratiquement plus. Quand les coups pleuvent, elle reste enfermée dans sa chambre. Il lui arrive encore de temps en temps, de venir constater les dégâts et de lui poser des glaçons sur les hématomes. Mais là où il a vraiment mal, ce ne sont pas des glaçons qui pourraient le soulager. Elle fait ça en silence. Sans lui parler, sans le consoler, sans l'embrasser ni lui dire le moindre mot gentil. Ben sait que c'est parce qu'elle a honte d'avoir bu qu'elle se tait. Elle croit qu'ainsi il ne s'en rend pas compte. Lui, il préférerait alors qu'elle ne vienne pas du tout.

Ben a fini par trouver plusieurs moyens de s'échapper. Soit il va au cinéma et fuit avec les images, soit il plonge dans son album de photos et se laisse emporter par

ses souvenirs, soit il rêve, dans son lit, les yeux grands ouverts, à une autre vie, une vie dont il effacerait à jamais toute trace d'alcool, de brutalité, de larmes. Ses rêves, il ne les fait qu'éveillé car dès qu'il s'endort, ce sont les cauchemars qui viennent l'assaillir, et il se réveille plusieurs fois par nuit, haletant et tremblant.

Il ne se passe pas de jour sans que Ben ne prenne sa volée de coups. Il se tait pourtant et se dit qu'au fil du temps qui passe, il devient un peu plus grand et un peu plus fort, et qu'un jour, il pourra se défendre et défendre sa mère. Il sait que ce sera long et qu'il aurait tellement mieux valu qu'elle décide de quitter cet homme. Mais plus le temps passe et plus elle boit. Plus elle boit et moins elle est capable de prendre une telle décision. Alors, Ben essaie d'être patient. Mais c'est si dur, si dur.

Chapitre 2

— Allez, Ben, il faut sortir maintenant ! lui dit gentiment la dame du cinéma qui le connaît bien. Je ferme. Tu reviendras demain, d'accord ? Et vous aussi madame.

Ben s'étonne et jette un œil curieux par-dessus son épaule. Il remarque, à deux rangs derrière lui, une dame confortablement installée dans son fauteuil et qui ne semble pas le moins du monde décidée à partir. Étrange, se dit-il, elle est habillée comme pour aller au bal.

— On y va, on y va, maugrée-t-elle, sans bouger, visiblement contrariée, elle aussi, de devoir quitter les lieux.

Ben enroule son écharpe autour de son cou, boutonne sa veste bien légère pour la

saison, et remonte l'allée en direction de la petite enseigne lumineuse qui indique la sortie.

Dans la rue, il hésite un instant. Il pleut fort et il n'est pas équipé pour affronter l'orage. Ni celui-là, ni surtout celui qui l'attend chez lui. Il reste un moment abrité sous le porche, réfléchissant à ce qu'il pourrait bien faire. Où pourrait-il aller traîner alors qu'il pleut à torrents et qu'il n'a pas un sou vaillant en poche ? Tout à ses pensées, il ne remarque pas que la dame excentrique du ciné l'a rejoint.

— Quel temps de chien ! s'exclame-t-elle.

Ben ne réplique pas.

— Puis-je vous offrir, jeune homme, un coin de mon parapluie ? poursuit-elle en ouvrant devant elle une ridicule ombrelle de dentelle rose.

Surpris, Ben la regarde et prend de plein fouet ses yeux perçants de chat persan, sa bouche trop rose, son nez trop poudré et ses joues trop fardées.

— Non, merci, bredouille-t-il, impressionné.

Pourtant, il reste planté là.

— Il est tard, non ? insiste encore la dame.

Ben soupire. Il aimerait bien qu'elle le lâche, celle-là. Il s'élance alors sous la pluie et disparaît dans la nuit.

— Dommage ! fait Marquise en soupirant. J'aurais apprécié de faire quelques pas avec vous.

Ben est déjà loin et ne l'entend pas.

Marquise en est vraiment attristée car elle aurait parié que ce gamin n'avait pas plus envie de rentrer chez lui qu'elle. Non pas qu'elle ne s'y sente pas bien, chez elle. Au contraire ! Il n'y a pas d'autres endroits au monde où elle se sente aussi bien, mais jamais non plus, la solitude ne lui a autant pesé que ces dernières semaines. Elle aurait tant voulu pouvoir partager quelque chose avec quelqu'un. Oh, pas grand-chose. Marquise n'est pas exigeante, mais quelques pas, quelques mots, un sourire, tout simplement.

Quand Ben approche de chez lui, il remarque que la fenêtre de leur chambre est encore allumée. Trempé, il frissonne. Sur le palier, il ôte sa veste dégoulinante, ses chaussures et ses chaussettes. De dessous sa chemise, il sort la clé passée autour de son cou et l'engage dans la serrure tout doucement, pour ne pas faire de bruit. Il est passé expert en l'art et la manière de rentrer chez lui comme un voleur. L'appartement est plongé dans l'obscurité. Il n'allume pas la lumière. À pas feutrés, il se dirige vers la porte de sa chambre qui se trouve au fond du couloir. Le parquet craque sous ses pas. C'est alors qu'il sent sa présence dans son dos. Son cœur s'affole et un étau lui enserre la poitrine. Figé sur place, il tourne la tête en direction du salon et voit le bout incandescent de sa cigarette. Ben déglutit avec peine. Son beau-père a écrasé son mégot dans le cendrier et a bondi, tel un félin. Sa lourde patte s'abat sur sa nuque. Ben gémit sous la douleur.

— La ferme ! lui crie la brute. Si tu

réveilles ta mère, tu vas le sentir passer.

De toutes les manières, Ben sait qu'il va le sentir passer et ça fait longtemps qu'il ne crie plus. Il a très vite compris que ça l'excite encore plus, à l'Autre. Une pluie de coups de poings et pieds lui tombe dessus comme le déluge. Il se recroqueville sur le sol et se protège la tête de ses mains. Il sait qu'il lui faut attendre maintenant. Et surtout ne pas crier, ne pas pleurer.

La lumière s'allume soudain et les coups cessent. Ben lève la tête et fait une grimace. Sa nuque le fait souffrir. Il la voit alors, dans sa robe de chambre bleu fané, devenue avec le temps aussi claire que ses yeux. C'est une bien vieille robe de chambre, mais Ben se souvient encore de cette fête des Mères où son père la lui avait offerte.

Ben a profité de l'arrivée de sa mère pour s'éclipser le plus prestement possible, malgré sa nuque et son dos tellement douloureux qu'il a l'impression qu'il est en mille morceaux. Il se précipite dans sa chambre et s'allonge en grimaçant sur son